

Projet romanesque Marcello and Co par Thomas Vinau

Il est tombé à mes pieds, comme une merde de pigeon, et ça a changé ma vie. Je venais de prendre une bonne raclée dans mon petit coeur fragile. Le matin même je pensais : Ça y est, c'est la bonne, et deux heures plus tard je me retrouvais à tester un cocktail entre mes larmes et une 8°6 tiède en errant sur le trottoir pourri comme le dernier singe de l'univers à la recherche de l'amour. J'ai toujours été un connard sensible. j'allais sans aller nulle part, la tendresse déchirée par les petites mains fragiles et les petites seins fragiles et le petit ventre fragile et les grandes dents de vampire de cette fille qui n'avait pas voulu de moi plus de 36 heures et vingt deux minutes. Record battu. Nous étions un beau matin d'avril, j'avais vingt ans et trois passions, la défonce, l'amour et les livres. L'ordre dépendait des jours. je suçotais ma peine et ma rage sur ce bout de rue que je connaissais comme ma poche entre le centre ville et ma chambre pourrie de jeune vieux qui commençait sérieusement à sentir le vieux jeune. Je tenais une bonne raison d'en finir avec cette journée avant même qu'elle commence. D'autant que la nuit avait été longue. J'avançais le long de l'immense mur qui longeait l'ancienne fac et le jardin des plantes, l'idée m'avait traversé de faire saigner mes poings sur les briques acérées par le temps, version film avec Juliette Binoche, mais faut pas déconner non plus. C'est à ce moment précis que le machin a dégringolé du ciel, ou plutôt des feuillages au dessus du mur pour s'écraser devant moi, fruit pourri et ridicule dans lequel je trébuchais en couinant comme une petite chienne. Le temps de reprendre mes esprits et mes pieds toujours emberlificotés dans ses jambes, je me fis insulter allègrement par ce qui ressemblait à un mélange entre Marcello Mastroianni et le capitaine Haddock.

« La con de sa race de Nom de Dieu de Pute vierge ! » Voilà la première phrase que prononça devant moi celui que je baptisai immédiatement dans ma cervelle Marcello. C'est un juron particulièrement bien tourné je trouve, j'avoue que j'ai toujours eu un faible pour la poésie du *Pute vierge*. Mais sur le moment, triste comme une pierre du cimetière de Grisolles un soir de pluie, je n'y ai pas fait attention plus que ça. Le vieux machin me gâchait mon solo de fissure et en plus il m'insultait en me bousillant les chevilles pendant que je l'aidais à se relever. Putain ! Je lui ai répondu alors que ma bière de clochard se vidait sur le trottoir. C'est le mot que j'avais le plus utilisé dans ma courte existence je crois. Et puis chacun reparti dans le tourbillon de sa vie de merde, titubant et glorieux comme deux généraux fantômes de leurs propre guerre de sécession. Ce n'est qu'au bout de l'avenue que je me suis demandais d'où avait pu sortir ce bonhomme et qu'est ce qu'il pouvait bien faire perché au beau milieu du centre ville. Mais il était déjà loin et moi j'avais d'autres problèmes. Le dépit romantique faut s'appliquer, ça demande du temps, de l'abnégation et une bonne dose de chichon aussi.

Je venais d'avoir vingt piges donc, trop jeune pour être au Rmi, trop vieux pour crever la nique. Ma situation était critique et mon cœur en morceau. Aimer, rire et écrire, étaient mes seules ambitions mais, bien que j'y consacre toutes mes forces, je ne parvenais réellement à pratiquer aucune de ces activités. J'étais inscrit à la faculté de lettres, que je fréquentais avec raison et parcimonie, histoire de recevoir mes bourses. Je travaillais dans un snack, une heure par jour et je sentais la frite les vingt trois heures suivantes. L'huile bouillante n'avaient plus de secret pour moi. Et puis je vendais un peu de shit, histoire de me sentir libre à la Bonny and Clyde tout en pouvant fumer comme un cochon. Mais voilà, no Bonny à l'horizon. Je m'étais fait une spécialité de tomber amoureux de filles qui ne m'aimaient pas. J'étais romantique et patient. J'étais con et seul. Lâche et courageux à la fois. Inconscient et libre. Innocent et impotent. Avec une bonne dose de flemme et une pointe de style. Je vivais dans un appartement défraîchi aux murs peints en rose par l'ancienne locataire. J'allais de fête en fête avec ma bande de bras cassés. En gros, j'hésitais entre la Dolce Vita et Affreux sale et

méchant. Dans l'obscurité parfois il m'arrivait de briller, ou du moins de le croire. On m'aimait bien, je m'aimais moins. La vie était belle et j'étais malheureux.

...